

ments. Voilà la corvette sous voiles, s'essayant à marcher, préludant, pour ainsi dire, par quelques pas, à la course qu'elle devra fournir bientôt; tous les autres bâtiments ont quitté aussi leurs mouillages; chacun manœuvre pour prendre le poste qui lui est assigné par un signal de l'amiral. Ce moment de pêle-mêle est charmant. Les navires dans toutes les positions, sous des voilures diverses, différents de grandeurs et de formes, frégates, corvettes et bricks; le soleil blanchissant leurs voiles, et brillant à la pointe de chaque petite vague comme au sommet d'une pyramide de cristal; la digue qui fuit; les côtes qui changent de profils et de couleur; la vieille tour du rempart qui s'abaisse et se confond avec l'église gothique de Cherbourg; des bateaux à l'ancre ou à la voile près de la jetée; par-dessus tout cela une belle coupole d'azur, illuminée par les premiers rayons du jour, et, en quelques endroits, tachée de légers nuages blancs, dorés, diaphanes, cotoneux comme ce duvet qu'au temps des moissons le vent enlève au chardon fleuri: c'est un spectacle délicieux. Notre Parisien en jouit tout à son aise; et Dieu sait combien il eut d'envieux sur le quai du rempart! J'y trouvai, vers six heures du matin, — c'était le dimanche 25 août, — un grand nombre de curieux qui contemplaient ce tableau que j'esquisse ici d'un

crayon insuffisant, et auquel a manqué Gudin. Gudin n'était pas arrivé encore; il n'arriva qu'avec la suite du roi, et il perdit cette journée calme, si propice à l'étude, qui pouvait nous valoir un de ces tableaux fins, transparents, lumineux, riches de poésie vraie et de coloris sans exagération, que nous tenons de lui seul.

Je venais d'arriver: je descendais d'une diligence lourde de Parisiens qu'elle apportait devant, derrière, à l'intérieur, sur la banquette, sur l'impériale, avec des paquets, des caisses de modes, de robes, de bijoux: toutes choses demandées par les belles dames de la petite ville basse-normande aux ouvrières, aux marchandes, aux artistes pleins de goût de la grande ville européenne. Avec tout cet équipage, nous avons franchi assez lourdement, mais aussi assez joyeusement, les quarante-six postes qui séparent Paris du vieux bourg de César ou de Charles, je ne sais lequel, car Cherbourg ou Cherebourg, comme on l'écrivait au seizième siècle, vient-il de *Cæsarisburgum* ou de *Caroburgum*? Nous avons traversé la belle vallée d'Auge, aux verts pâturages, couverts de bœufs et de chevaux, véritables Paul-Poter vivants; les vallées moins grandes, mais plus jolies, plus pittoresques, plus fraîches, plus verdoyantes de Pacy-sur-Eure et de la Rivière-Thibouville; Lisieux, assis sur une petite

rivière dont les bords sont garnis de maisons irrégulières, vieilles, noires, laides pour tout le monde, peut-être, excepté pour le peintre; Caen, l'antique maison de Caius, *Caji domus*, aujourd'hui un des temples de la fortune et du commerce français; Bayeux aux belles filles et à la belle cathédrale; le bourg si modeste que, par je ne sais quelle antiphrase, on appelle Bretteville-l'Orgueilleuse; Saint-Lô, qui a l'air de glisser sur le pas d'une vis; Valognes, célèbre maintenant par son rôti, *Valhongues*, jadis surnommé *La hongne*, à cause du naturel de ses habitants, *fort processifs*, dit un vieil auteur, Valognes, ville de noblesse provinciale, espèce de parlement boudeur, qui refuse d'enregistrer les édits de la royauté nouvelle; enfin toute cette si riche, si gracieuse Basse-Normandie; tout ce Constantin, à qui l'on a fait tort de son nom héroïque en le nommant *Cotantin*, comme s'il ne fallait plus se souvenir que les Romains avaient donné à ce pays le nom de *Castra constantia*, pour consacrer la résistance héroïque des Gaulois contre la conquête; tout ce Constantin qui ressemble aux provinces les mieux cultivées de l'Angleterre, par ses champs, ses prairies, et ses jolies maisons rustiques, construites en lattes et en plâtre, environnées de haies vives, et entourées de larges pommiers ou de peupliers pyramidaux. Nous

avons joui de plusieurs points de vue charmants, nous aspirions au plus beau, à celui qu'on a du haut de la côte qui domine Cherbourg.

A cinq heures du matin, le soleil étant déjà levé depuis quelque temps, ce spectacle nous fut donné. Nous vîmes la mer verdoyante, légèrement ridée par la brise, et portant l'escadre à la voile, s'étendre devant nous à l'horizon. La baie largement ouverte sur la Manche, et encore mal défendue, par une digue inachevée, contre la violence des grosses lames; l'île Pelée qui semble n'être là que pour servir de base au Fort-Royal; le cap Lévi, ce cap où un de nos bons officiers perdit, il y a quelques mois, dans une nuit fatale, la frégate *la Résolue*<sup>1</sup>; les côtes qui fournissent aux travaux de Cherbourg l'admirable granit rose et gris qui leur promet la durée décaséculaire qu'ont atteinte les monuments de la Grèce et de l'Égypte antiques; le fort du Hommet, défense de la passe Ouest de la rade, comme le Fort-Royal est celle de la passe Est: fort qui a conservé le vieux nom de la baronnie des comtes héréditaires de la duché de Normandie, mais qui ne s'est pas élevé sur les ruines de l'ancien château du Hommet, gardien, avec le

<sup>1</sup> M. le capitaine de vaisseau Lemaitre, traduit devant un conseil de guerre pour y être jugé sur le fait de la perte de sa frégate, a été acquitté *honorablement*.

château de la Rivière, des droits, prérogatives et pouvoirs du seigneur et baron de l'endroit; une des sentinelles avancées de la place maritime, le fort de Querqueville, dont, j'en demande bien pardon aux antiquaires, le nom ne doit point s'écrire *Kerqueville*, parce que Querqueville était la maison du chêne (*villa quercus*), comme le val de Céré était le vallon de Cérés ou des belles moissons; à notre gauche, les cales de constructions couvertes, sous lesquelles naissent, grandissent, et vieillissent quelquefois les grands vaisseaux de guerre; plus près de nous, la ville et le port maritimes; plus près encore, le rocher du Roule déjà à demi transporté dans la mer où ses quartiers servent de base à la digue; et le chemin de fer qui transporte, du Roule au port, où on les embarque, ces fragments destinés au taille-mer de la rade; une avenue d'arbres presque au-dessous de nous; des maisons bordant la route; des fossés de défense; des rochers au premier plan: tels sont les détails du tableau que nous eûmes un demi-quart d'heure devant les yeux. La *Vista* de Marseille, qui montre une mer d'indigo au voyageur, émerveillé de trouver là deux océans d'azur, l'un sur sa tête, l'autre à ses pieds, la *Vista* est un amphithéâtre qui mérite toute l'admiration qu'ont pour lui les Provençaux; mais je lui préfère

celui d'où l'on voit Cherbourg. Il y a ici moins de poésie calme et chaude que là-bas, mais il y a plus de mouvement, plus de vie maritime active, plus de cette grandeur que les travaux des hommes savent quelquefois imprimer au paysage quand ils sont bien en harmonie avec le caractère des lignes, et la couleur locale. Je crois que les Parisiens que j'avais vus en extase à la Vista de Marseille conviennent de cela; plusieurs, du moins, me l'ont dit sur cette côte d'où nous regardions la ville et la mer de la Manche. Je ne comparerais à la vue de Cherbourg que celle de Brest, prise du télégraphe; Brest aurait l'avantage, si la courbe de sa rade excellente ne se refermait pas au Goulet, pour faire un grand lac, et limiter l'horizon de la mer.

Brest, Cherbourg, la Vista, ce sont là de beaux sujets de peinture. Oh! combien, cette fois encore, j'ai regretté qu'un instrument aussi ingrat que la plume m'ait été donné au lieu d'un pinceau! Que faire avec quelques épithètes pour colorer des études d'après nature? Quelle triste palette qu'un dictionnaire où l'on trouve l'emphase et point la chaleur, la sécheresse d'un substantif à la place de la largeur d'une ligne ardente de vermillon ou de jaune de chrôme! Faites donc des croquis avec quelques mots, comme le peintre avec quelques coups de crayon

noir et blanc! Faites donc avec votre analyse méthodique un panorama que l'œil puisse embrasser tout d'un coup; un portrait de localités où se trouvent la ressemblance, l'effet, la poésie, et auquel quelqu'un qui n'aura pas vu l'original puisse prendre plaisir! Nos instruments à nous sont insuffisants. Nous ne parvenons jamais à tout dire sans fatiguer; le peintre peut accuser tous les détails sans craindre de déplaire ou d'ennuyer; une touche spirituelle en dit plus chez lui que chez nous vingt traits de prose, bien justes, bien exacts, bien ingénieux; et puis, sur la toile, avec le secours d'une couleur matérielle, que l'on sait modifier, tous les objets prennent leur forme réelle, s'harmonisent, se mettent à leur place; sur notre pauvre papier, tout est sur le même plan, nous ne pouvons rien faire détacher. Si nous rendons saillant un objet, c'est à grand'peine, et à condition que nous sacrifierons tout le reste; nous n'avons pas le clair-obscur, la demi-teinte, le reflet, le glacis; nous sommes bien à plaindre! Et j'ai vu des peintres nous porter envie! ingrats qu'ils sont envers leur art!

Nous sommes descendus à Cherbourg. Que dirai-je de cette ville, dont le pavé de silex, large, mais taillé à facettes angulaires, vous coupe les pieds; dont la plupart des maisons,

bâties avec une pierre ardoisée grise et verdâtre, ont l'air de sortir de la mer qui, en se retirant, aurait laissé sur leurs murs, humides à l'œil, une couche de varech et de limon; dont quelques rues seront assez belles, quand un peu de goût aura présidé aux reconstructions? Encore si, dans ces vieilles rues, on retrouvait le pittoresque des anciennes villes normandes, du Havre et de Rouen, dans leurs quartiers gothiques! mais non. Quelques masures à toits pointus, une rue où l'on a laissé debout des arcades du seizième siècle, voilà tout. Quant aux traces d'art, deux ou trois tout au plus: une fenêtre ornée, au-dessus du passage Grisbec; et deux petits morceaux de sculpture, aux coins des rues des *Postes* et de la *Vase*, images grossières des guerriers du quatorzième siècle, qu'il faudrait prendre pour des caricatures, si l'on ne connaissait pas l'ignorante naïveté des sculpteurs de cette époque. La seule chose qui ait de l'importance, ce n'est pas la vieille tour, reste des fortifications qui tinrent si long-temps contre Charles VII, et ne redevinrent françaises, en 1455, après la mort de Talbot, que pour être rasées en 1558; c'est l'église de la très-Sainte-Trinité. Plusieurs charmants détails extérieurs la recommandent à l'attention des amateurs, et consolent, par leur bonne conservation, de la beauté toute récente

d'une restauration faite au portail; restauration intelligente, hélas! comme celle de l'arc-de-triomphe d'Orange, comme toutes celles que nous faisons aujourd'hui à nos monuments! En dedans, l'église est simple. Ce qui la dut rendre bien curieuse, c'était une longue ligne de bas-reliefs courant au-dessus des colonnes de la nef, et représentant, autant que j'ai pu le voir par des fragments échappés à la rage des marteaux, la ville et le port de Cherbourg. Quel dommage que cette portraiture ait été mutilée! Qui l'a ainsi détruite? Sont-ce les Anglais en se retirant? Est-ce la révolution de 1793? personne n'a pu me le dire. Dans la Trinité, ainsi que dans presque toutes nos églises maintenant, de mauvaises statues, de mauvais tableaux, et un navire pendu à la voûte de la chapelle de la Vierge, un seul, le modèle d'une corvette de l'empire! Une inscription, attachée à la muraille de la chapelle des fonds baptismaux, m'a frappé par son vieux langage et son orthographe; je crois me la bien rappeler :

Cy deuat gitt le corps thas Vaultier  
 Qui en dmat dun cœur sain et étier.  
 Tint le chemyn des decretz et edictz  
 Du Seigneur Dieu sas aulcus contredicts.  
 Pour toy subject à naturelle mort  
 Amy bsat sy pitié te remort  
 A tout le moins souhaite luy qu'il soit  
 Avecques Dieu qui les elleux recoit.

Voilà tout ce que j'ai vu de remarquable sous le rapport des arts dans la cité de Cherbourg; car la halle moderne, si elle est belle, c'est par sa masse. Et puis, à quoi peut-elle servir? Cherbourg peut-il être un marché de grains? L'administration aurait bien dû appliquer le quart de l'argent de cette construction inutile à celle d'un théâtre.

Le théâtre de Cherbourg! quelle dérision! comment les chastes Muses, les Muses qui sont de bonne compagnie, oseraient-elles y entrer? Oh! c'est tout-à-fait un mauvais lieu que d'honnêtes Muses rougiraient de regarder seulement en passant; aussi se gardent-elles de s'y montrer jamais. On joue là quelquefois, mais toujours sans elles, et malgré elles. C'est un péché dont elles n'ont pas la responsabilité. J'ai vu jadis la salle de spectacle de Vannes, vieille chapelle ruinée, humide, dans laquelle s'élevaient des tréteaux à vaudevilles sur des tonneaux, qui nous jetaient au nez une odeur piquante de lie aigre; j'ai vu la salle de la Ferté-sous-Jouare, située au fond d'une allée, chez un menuisier qu'il faut déranger de son ouvrage pour aller s'asseoir sur les bancs de bois qu'il a faits; j'ai vu le théâtre de Toulon, auquel je préférerais peut-être les deux autres, parce qu'au moins ils sont sans ornements aucuns, sans vanité de parure;

et je croyais qu'il n'était pas possible de trouver quelque chose de plus hideux, de moins propre, de plus grotesque; mais la salle de Cherbourg m'a raccommo<sup>dé</sup> avec elles. Une grange, une étable, une écurie, tout ce que vous pouvez imaginer de laid, de dégoûtant, vaut mieux que ce bouge ignoble, qui sent le tabac de la régie, la marée et l'huile de noix avant toute épuration. Décorations de la scène, décorations de la salle, foyers des acteurs et actrices, c'est à faire horreur, ou plutôt c'est à faire pitié! Comment peut-il y avoir des comédiens assez malheureux pour venir entre ces feuillet<sup>s</sup> déchirés, devant quelques quinquets fumants, sous cette toiture percée à jour, qui donne entrée au vent et à la pluie, chanter des couplets ou des tirades de prose mélodramatique! L'art en est donc là en province? je le savais bien malade à Paris, bien pauvre, privé peut-être de toute espérance d'avenir; mais je ne le croyais pas réduit à cette misère, à ces haillons, à ce dernier effort, à cette lutte d'agonisant contre une mort lente et affreuse. Ce rôle de la comédie, cette grimace de gaieté faite par des malheureux qui souffrent m'ont fait mal. Laissez-vous donc mourir l'art dramatique? n'y a-t-il plus moyen de le sauver? cet art, le plus noble, le plus élevé, celui qui nous donne, par

la réunion de tous les autres, l'homme tout entier, vivant, parlant, avec ses vices et ses vertus, ses travers et ses belles qualités; n'avez-vous plus à lui faire la charité de quelque obole? faudra-t-il qu'il meure de la faim et du vaudeville? Soyez humains, aidez-le, tendez-lui la main, donnez-lui du pain et une maison où il puisse se montrer avec quelque décence. Lorsque Cook alla au spectacle à l'une des îles de la Société, il trouva un art protégé par tout le monde, des actrices qui étaient filles de rois, un théâtre vaste qui avait pour dôme le ciel, et la nature pour décorations; il vit jouer des scènes de la vie intime des peuples qu'il visitait, et, de toutes les îles voisines, des pirogues apporter à la représentation une foule de spectateurs; il fut ravi de trouver chez des sauvages ce goût pour le dramatique: s'il pouvait relâcher aujourd'hui à Cherbourg, que dirait-il de voir les comédiens français, le théâtre français, les décorations françaises? lesquels croyez-vous qu'il appellerait sauvages des Français du dix-neuvième siècle ou des sujets des rois Oo-Oroo et O-Ponée?

Nos Parisiens ne prirent pas si à cœur que moi le théâtre et la comédie de Cherbourg; ils trouvaient cela assez divertissant. Cela les sortait un peu des merveilles de l'Opéra et de la propriété aristocratique du Gymnase. Les loges pa-

voisées, les écussons de papier doré, les fenêtres fermées avec des tentures d'étamine, le vent entrant par raffales dans le théâtre, la loge destinée au roi, tendue, sur le devant, avec le manteau de l'Agamemnon de Caen, et ornée de l'écharpe de Gulnare en baldaquin, les amusèrent beaucoup. Je croyais que je verrais là mon Paris, si difficile quand il siège rue de Richelieu, rire du bout des dents, se boucher le nez, siffler, humilier les pauvres Ragotins, et courir aux danseurs de corde qui avaient fait nos délices avant l'arrivée de la troupe caennaise; point. Il prit son plaisir en patience, rit à gorge déployée comme faisaient les culs-goudronnés des secondes loges et les aspirants du parterre, et se montra tout-à-fait bonhomme. Il fit là, comme aux fêtes de village, où il boit très-gaiement de fort mauvais vin dans de méchants cabarets. C'est tout simple; que lui importe l'art dramatique en province, à lui, Paris égoïste? n'a-t-il pas madame Damoreau, mademoiselle Taglioni, Nourrit, Levasseur, Perrot, la belle Grisi, Rubini, Tamburini, Arnal, Bouffé, Odry, mademoiselle Jenny-Vertpré et mademoiselle Brohan? et quand ils lui manqueront, si la France ne leur en donne pas d'autres, l'Europe n'y pourvoira-t-elle pas? Louis XV disant: « Qu'est-ce que cela me fait? ceci durera « autant que moi! » c'est Paris riant à Cher-

bourg sur les ruines de l'art dramatique. On a recrépi un théâtre pour Paris, comme un courtisan avait badigeonné une Russie pour Catherine; mais si Catherine avait passé derrière les villages peints, elle aurait probablement réfléchi: Paris a vu le théâtre de province à nu, avec ses plaies, sa phthisie, son asthme, son atrophie, et il a ri! Paris sait rire de tout; il est insouciant, personnel, moqueur; et après lui, la fin du monde!

Une chose qui ne le fit pas rire cependant, c'est le prix auquel il paya l'hospitalité qu'il reçut à Cherbourg. Vauban avait surnommé Cherbourg *l'auberge de la Manche*, belle désignation qui disait assez ce que Louis XIV fondait d'espoir pour l'avenir sur ce port si petit encore; à la fin d'août 1833, l'auberge était pleine et l'aubergiste fort cher. Je ne parle point d'aimables habitants qui eurent la complaisance de se gêner beaucoup pour loger quelques-uns d'entre nous qu'ils ne connaissaient même pas; ceux-là méritent toute notre reconnaissance; ils sont en dehors de la classe des spéculateurs qui se nichèrent dans des trous à rats pendant huit jours, pour louer à des prix ridicules leurs appartements aux étrangers. Tout ce qui put recevoir un lit dans les hôtels de Cherbourg, et quels hôtels! fut habité, rempli, encombré tant que

le roi fut dans la ville et quelques jours auparavant. J'ai vu un coin sous les toits, recevant air et jour par l'huis d'une tuile qu'on avait soulevée, être loué six francs par jour; et des lits payés plus de vingt francs par nuit. Aux tables d'hôtes, mal servies, où il fallait presque s'arracher les plats, comme autrefois, aux Champs-Élysées, on s'arrachait les pâtés municipaux des réjouissances publiques, on payait le droit de s'asseoir pendant deux longues heures inoccupées, de six à dix francs quand on était Français, et beaucoup plus cher quand on était Anglais; distinction, au surplus, qui honore infiniment le patriotisme des hôteliers cherbourgeois. Pendant une semaine ce fut un sens dessus dessous, une presse incroyables. Dès cinq heures du matin, les marchés, envahis par les domestiques des particuliers, les maîtres d'hôtels des bâtiments de guerre, les matelots des yachts, les cuisiniers des hôtels, étaient dégarnis de provisions. Les belles et fines volailles normandes, la viande de boucherie, les légumes apportés de dix lieues à la ronde, l'excellent beurre d'Isigny, qui mériterait seul qu'on fit le voyage de la Normandie pour le manger frais, le poisson de la côte, disparaissaient à peine étalés; il ne restait ensuite sur les paniers des poissonnières, dans la *rue Grande-Rue*, ainsi qu'on l'a écrit sur les murs

de cette voie étroite, que l'anguille de mer, poisson des prolétaires, dont nous autres bourgeois de Paris ne faisons pas fi, mais qui là-bas ne saurait aspirer aux tables de la moyenne et de la petite propriété, où se présentent le mulot que César aimait, le surmulet que Brillat-Savarin, moins grand homme que César assurément, mais plus gourmet, je crois, estimait à l'égal du rouget de Marseille. Les seules choses de consommation qui n'avaient pas éprouvé de renchérissement, étaient celles qu'on servait au *Café de Paris*. Mais prenez-y bien garde, n'allez pas vous laisser abuser par le nom! Ce café de Paris-là n'a rien de commun avec celui que vous connaissez sur le boulevard italien; il pourrait à peine prendre rang parmi les cafés des extrémités de notre banlieue; et c'est le seul à Cherbourg.

Ainsi, Cherbourg n'a ni cafés, ni hôtels garnis passables, ni salle de spectacle. Il a des bains d'eau douce où l'on est fort bien, aussi bien qu'à Paris et que dans le Midi; il a des bains de mer, où l'on ne se baignera peut-être jamais, parce que Dieppe est une ville de plaisir faite pour attirer les baigneurs, tandis que Cherbourg est triste et manque du confortable qu'il faut aux coureurs de bains de mer comme aux habitués des eaux; il a une promenade assez jolie, mais un peu triste, et trop caquetteuse, où tout le monde se



salue et médit de qui il a salué. Nous avons su, dans notre passage, toute la chronique amoureuse de la petite ville, qui se débitait le soir au Roule; commérages menteurs où quelques vanités de jeunes gens étaient engagées; indiscretions ou inventions, qui d'ailleurs n'avaient point le mérite d'être piquantes! Le Paris petite-ville, — car nous avons un Paris babillard, bonne-femme, aimant les scandales de ruelles, les racontant, les colportant, les grossissant, — ce Paris est gai, spirituel, amusant; Cherbourg cancanier n'est pas amusant du tout.

Mais ce n'est pas cette espèce de plaisir que Paris était allé chercher sur les bords de la Manche. Si tout ce qu'il comptait trouver là n'a pu lui être donné, il a eu du moins de beaux spectacles. Il lui a manqué les manœuvres de l'escadre, le simulacre d'un combat naval, et, le soir, l'illumination des bâtiments sur rade; et c'est dommage, car ce sont vraiment des choses merveilleuses que celles-là! Une escadre illuminée par un temps calme, quand la mer dort comme une large rivière sans courants, et réfléchit dans de longs sillons brillants, qui semblent verticaux, les feux multipliés des fanaux pendus aux vergues des navires, c'est un tableau dont Venise, parée la nuit de guirlandes lumineuses, et se regardant avec coquetterie au mi-

roir des lagunes, offre une image trop imparfaite. Les pyramides étincelantes sortant de la mer, sans que l'œil puisse découvrir quel moyen fantastique les pousse et les retient en l'air, ont bien un autre effet que la diffusion des lampions qui, derrière eux, laissent toujours deviner l'édifice auquel ils sont accrochés. Paris qui a vu nos fêtes impériales, royales et républicaines, le château Saint-Ange illuminé, Venise embrasée par les réjouissances françaises, pendant la conquête, n'a pu voir l'escadre de Cherbourg pavoisée de feux portugais<sup>1</sup>, et donnant le bal. Les manœuvres sous voiles auraient eu lieu sans le mauvais temps, mais la tempête qui a soulevé le canal et a laissé après elle tant de deuil et de regrets, a empêché les bâtiments d'appareiller. Quant au simulacre de combat, le salut de la rade, quand le roi y est allé le 2 et le 3 septembre, a pu donner idée d'une affaire à l'ancre.

Le coup d'œil fut magnifique, le 3 surtout. A peine le bateau *le Sphinx*, portant le roi et toute sa suite, sortait du port, que l'escadre, dont chaque bâtiment était décoré des pavillons français, anglais et belge, salua le pavillon royal

<sup>1</sup> Espèce de fanaux nouvellement adoptés dans la marine française. Ils ne sont pas grands; par conséquent pas embarrassants et lourds; leur monture est en cuivre; la lumière y est placée au centre d'un globe de cristal épais. Leur nom indique leur origine.